

MÓNICA GARCÍA

CONCHA CANAL

ANA FERNÁNDEZ

ELENA MARTÍN



FACE AU VENT

UN FILM DE MERITXELL COLELL APARICIO

SCENARIO ET RÉALISATION MERITXELL COLELL APARICIO IMAGE ET CAMÉRA AURÉLIEN PY ET JULIÁN ELIZALDE MONTAGE ANA PFAFF DECORS AGUSTINA EYZAGUIRRE PRODUCTION CARLES BRUGUERAS COPRODUCTION MAXI DUBOIS NATHALIE TRAFFORD DIRECTION DE PRODUCTION JULIA ARAGUAY NICOLÁS MÜNZEL SON VERÓNICA FONT GASPAR SCHEUER CHRISTOPHE VINGTRINIER ASSISTANTE RÉALISATION ET SCRIpte LAURA ARROM ALOMAR

POLAR STAR FILMS



PARAISO



SOURCES 2



FACE AU VENT

Meritxell Colell, 2018, 107',
Espagne - France - Argentine

Mónica (Mónica García) est danseuse à Buenos Aires. Elle reçoit un appel de sa soeur Elena (Ana Fernández) lui apprenant que leur père est très malade. Le retour à la maison familiale dans un village près de Burgos réouvre d'anciennes blessures et permet d'en soigner d'autres. Mónica vit de nouveau avec sa mère (Concha Canal) après des années de séparation. Ensemble, elles devront vendre la maison familiale et Elena, qui depuis Barcelone a maintenu les liens familiaux durant tout ce temps, est reléguée au second plan. Mónica se réfugie dans ce qu'elle connaît le mieux, la danse, pour se réconcilier avec une vie et un lieu qu'elle a laissés derrière elle. La complicité avec Berta (Elena Martín), la plus jeune de la famille, aidera à renforcer les liens entre ces quatre femmes.



MERITXELL COLELL

(Barcelona, 1983) Mertixel Colell est à la tête d'une nouvelle génération de talentueuses cinéastes catalanes dont Carla Simón ou Elena Martín. Formée en Communication Audiovisuelle à la Pompeu Fabra, Colell complète ses études à l'Universidad del Cine de Buenos Aires.



Distribution - Paraíso Production & La Huit
Alice Labbé le Picard
info@paraisoproduction.fr - 01 43 15 91 91

FESTIVALS

L'atelier Cinéfondation, Cannes
Berlinale - forum - 2018
San Sebastian 2018
Seminci 2018
Chicago 2018
Guadalaraja 2018
Reykjavík 2018
Sofia 2018
Malaga 2018
Casablanca 2018
Buenos Aires 2018
Sao Paulo 2018

FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario
Meritxell Colell Aparicio
Producteur délégué
Carles Bruguera
Coproducteurs
Nathalie Trafford, Maxi Dubois
Direction de production
Júlia Aragay, Nicolás Münzel
Montage
Ana Pfaff
Image et caméra
Aurélien Py, Julián Elizalde
Son
Verònica Font, Gaspar Scheuer,
Christophe Vingtrinier
Assistante réalisation et scripte
Laura Arrom
Production
Polar Star Films, Paraíso Production,
Habitación 1520

Elle commence alors une riche carrière de monteuse, en particulier dans le documentaire, en parallèle de ses études au sein du programme « Cinema en Curs ». En 2015, Meritxell Colell est sélectionnée à la Cinéfondation à Cannes où elle développe *Face au vent*, son premier long-métrage, une délicate dissection des relations humaines et des liens familiaux, implanté dans un décor rural majestueux qui résiste à la disparition.

Avec quatre actrices en état de grâce, la danseuse Mónica García, Concha Canal, Elena Martín (*Júlia Isf*) et Ana Fernández (Goya de la révélation féminine pour *Solas*), *Face au vent* a fait sa première mondiale à la Berlinale et a triomphé au festival de Málaga en remportant le prix du meilleur film. Elle prépare actuellement son second long métrage *Dúo*, en suivant le personnage de Mónica à son retour en Argentine.

SORTIE LE 5 JUIN

Presse - Les Piquantes
Alexandra Faussier & Fanny Garancher
presse@lespiquantes.com - 01 42 00 38 86

Note de la réalisatrice

Face au vent est une histoire basée sur des émotions réelles, les miennes et celles des personnages. C'est une histoire personnelle. En 2005, mon grand-père est mort et je suis allée à Buenos Aires. J'y ai vécu deux ans et à mon retour, j'avais besoin de faire le portrait de ma grand-mère et de son village sur le point de disparaître. En tant que cinéaste et spectatrice, j'aime les films que l'on ressent aussi bien au niveau sensoriel qu'émotionnel, qui nous traversent et restent à l'intérieur, qui nous imprègnent physiquement, pour pouvoir continuer à y réfléchir. Ce sont des films qui vivent avec nous et qui nous accompagnent. Je m'intéresse à un cinéma qui permet d'habiter une réalité, d'y vivre. En particulier les histoires honnêtes, proches, qui sont simples et vraies. Il y a quelque chose en elles qui émeut profondément et nous transforme, qui nous fait chercher les images justes, les gestes exacts, l'essence de l'histoire. C'est ce qui, à mon avis, rend le cinéma si complexe et si beau. Quand cela arrive, un film peut être infini.

« *Face au vent, un film sur des émotions réelles* »

Entretien avec Meritxell Colell par Mânu Yanez (Otros Cine Europa).

Quel était votre objectif en représentant trois générations de femmes réunies dans une maison de campagne ?

Je voulais parler du retour aux origines : la terre, la maison, la mère ; et parler d'une réalité et d'un mode de vie qui disparaîtront en même temps que nos aînés. La maison où se déroule le film propose un conflit très intéressant car, d'un côté elle incarne quelque chose de bon, les retrouvailles avec ses

racines, et de l'autre, elle incarne le poids écrasant du passé. Et parfois, pour aller de l'avant, il faut être capable de rompre les liens avec tout ce qui fait ce que nous sommes.

Le film évite complètement le sentimentalisme, cela a été difficile ?

Ma famille est de Burgos, et c'est un endroit aride et austère. Là-bas, il n'y a pas de place pour le sentimentalisme. Je parle de choses que l'on pourrait facilement aborder sous la forme du drame, mais le résultat ne serait pas crédible. De la même manière, je voulais m'éloigner de cette idée selon laquelle dans toutes les familles, tout doit se dire avec des mots. Souvent, lorsqu'on ressent quelque chose de manière très intense, on ne peut pas l'exprimer verbalement parce que ce que l'on va dire sera toujours une version appauvrie de nos émotions.

*Dans ce sens, la danse joue un rôle essentiel dans *Face au vent*.*

En grande partie, le film dépeint le voyage émotionnel d'une femme qui communique très peu avec les mots, et la danse naît de mon besoin de lui faire exprimer sa douleur et son euphorie. Cela m'intéressait aussi de voir comment les mots nous trahissent, jusqu'à quel point ils ne sont pas à la hauteur.

Face au vent est-il un film autobiographique ?

Je dirais qu'il est basé sur des émotions réelles. D'un côté, mon désir de parler de ce que l'on traverse quand on est loin, vient d'un endroit très personnel. J'ai vécu deux ans à Buenos Aires, et quand je suis revenue, j'ai compris que quelque chose avait changé, qu'un lien avait été rompu avec tous les gens que j'aimais et j'ai ressenti un certain sentiment de vide et de culpabilité. Et d'un autre côté, je voulais représenter le village de mes grands-parents et me souvenir des étés que j'y avais passés. Les objets qui apparaissent dans la maison du film sont des objets de ma propre vie. Ils ont beaucoup de valeur pour moi.



« Je voulais parler du retour aux origines : la terre, la maison, la mère »

Pourquoi pensez-vous que les nouvelles générations accordent une telle importance aux objets liés au passé ?

Parce qu'ils nous offrent l'opportunité d'appartenir à un passé que nous n'avons en réalité jamais vécu. Dans ces objets, nous trouvons quelques indices sur notre origine et ce qui nous lie aux générations précédentes. C'est drôle, car dans ce sens, nous les jeunes, sommes plus nostalgiques que nos parents ou nos grands-parents.

« Je voulais expérimenter un certain esprit néoréaliste »

J'ai l'impression que Face au vent se construit autour de dialectiques très solides : le calme et le mouvement, l'ancien et le nouveau, l'enracinement et un certain désir de liberté ...

Dès le début, je m'intéressais à l'idée de faire un film sur les distances physiques et émotionnelles. *Face au vent* est un film sur le rapprochement et par conséquent, je voulais que le dispositif filmique évolue en parallèle au personnage principal. Le film commence avec un personnage renfermé sur lui-même et éloigné de ce qui l'entoure. Petit à petit, elle va se rapprocher des autres et se laisser toucher. En même temps, tout au long du film, la caméra se libère peu à peu de sa carapace. C'est un film pensé à partir des états émotionnels qu'il cherche à susciter. D'autre part, *Face au vent* est une fiction très ouverte. Tous les membres de l'équipe du film avaient une copie du scénario que j'avais écrit, mais au moment de tourner nous le laissions de côté. Nous partions de la situation qui était écrite, nous parlions avec les actrices et nous tournions. Nous répétions des scènes que l'on ne voit pas à l'écran. Mónica García et Elena Martín ont écrit des journaux intimes de leurs personnages et cela a eu un impact sur le film. Cela a été un travail permanent de réécriture et de dialogue, durant tout le tournage et le montage.

Ce type de tournage dont vous parlez fait penser à un mode de production peu classique.

Je considère que j'ai eu beaucoup de chance avec mes producteurs, en commençant par le producteur principal Carles Bruguera. Quand je leur ai présenté mon projet, je leur ai parlé de mon envie d'expérimenter un certain esprit néoréaliste, en travaillant avec une équipe réduite, en vivant dans le village même où nous allions tourner. L'idée leur a plu et nous avons prévu un tournage de douze semaines, ce qui nous laissait le temps de travailler et de réécrire. Du luxe.



« Je m'intéressais à l'idée de faire un film sur les distances physiques et émotionnelles. »



Le travail d'une certaine quotidienneté fait penser au cinéma du réalisateur taïwanais Hou Hsiao-Hsien...

Je suis vraiment fan du cinéma de Hou. Il y a quelque chose de la lumière de *Millenium Mambo* (2001) dans l'ouverture du film à Buenos Aires.

La manière que vous avez de filmer la danse, et en général les mouvements des personnages, me fait penser au style d'Olivier Assayas.

L'univers visuel du film est très large et nous avons travaillé à partir de différentes références. Assayas en fait partie, mais aussi Bresson, Antonioni pour sa recherche autour de l'incommunicabilité, Rossellini pour le travail sur les émotions et pour la façon dont *Voyage en Italie* (1953) aborde la négation de soi-même et l'apprentissage du regard. J'ai aussi pensé à Hou Hsiao-Hsien ou aux premiers films de Naomi Kawase comme *Suzaku* (1997). Et à Jonas Mekas, quand j'utilise les feux d'artifices pour exprimer une certaine angoisse que ressent le personnage.